

L'exil pas loin de chez soi

Geneviève Letarte

Number 81, Summer 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93733ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Letarte, G. (2020). Review of [L'exil pas loin de chez soi]. *L'Inconvénient*, (81), 64–67.

L'exil pas loin de chez soi

SUR LE RIVAGE **Geneviève Letarte**

À l'heure où j'écris ces mots, on ne sait pas encore quand ni comment se résoudra la crise de la COVID-19, à quoi ressemblera le monde de l'après-pandémie. Nous sommes pour l'instant en plein dedans, à la veille peut-être d'atteindre au Québec le *pic de la courbe* qui, si tout va bien, devrait ensuite commencer à *s'aplatir* – en espérant que cette *première vague* ne sera pas suivie d'un deuxième, voire d'un troisième *épisode de propagation*. Et nous voilà tous dotés d'un nouveau lexique que nous manions comme des experts au fil de nos conversations téléphoniques ou par Skype, le lexique de la pandémie, du confinement, des masques et des appareils respiratoires, des mesures de distanciation sociale, avec en prime les désastres survenus dans « nos » CHSLD.

Bref, le temps est à l'introspection, pour autant qu'on ne se laisse pas happer par les actualités, les points de presse, les bulletins télévisés... Sans parler des offres culturelles en ligne que des âmes bienveillantes distribuent en masse pour *animer notre quarantaine* : films, opéras, pièces de théâtre, lectures de poésie, concerts, jamais autant d'œuvres artistiques ne nous sont parvenues jusque dans l'intimité de notre salon. Comme si d'avoir accès à toutes ces productions pouvait compenser le fait que *nous ne verrons pas* la dernière pièce de Peter Brook au Festival TransAmériques, que *nous n'irons pas* au Festival de musique actuelle de Victoriaville ni au Festival Suoni per il Popolo à Montréal, sans parler des performances, lectures de poésie et autres œuvres que nous-mêmes, artistes, poètes et musiciens, *ne pourrions pas* présenter devant public. Pour un certain temps encore, semble-t-il, nous resterons cruellement en manque de ce qui constitue l'essence de ces arts qu'on dit « de la scène » : la présence humaine, la communion, la catharsis. De la même manière, notre vie quotidienne se déroule plus que jamais sur le mode virtuel, et s'il est vrai qu'en cette période de crise les merveilles de la technologie se révèlent des plus utiles, il y a quand même des limites à la vie en ligne, et l'on finit par en avoir assez des apéros Zoom, des conférences Skype, des appels WhatsApp, sans parler des cours que les professeurs doivent prodiguer à leurs étudiants par écrans interposés, dépouillant leur métier de ce qui en fait la beauté, me faisait remarquer mon ami Charles qui enseigne au cégep.

Tout se passe également comme si le fait d'être confinés à la maison nous rendait soudainement avides d'un tas de choses dont nous nous serions passés en temps normal, mus par la tentation de remplir le vide au lieu de nous laisser aller à le ressentir, comme si nous n'avions pas encore besoin d'un peu de silence, de lenteur, de rêverie... Oui, la rêverie, cet état si précieux, se voit soudainement reléguée aux oubliettes, tant il est vrai que le moindre moment d'abandon s'accompagne aujourd'hui de la crainte d'être ramené brutalement à la réalité : le nombre de cas, le nombre de morts, le nombre d'hospitalisations, un peu comme lorsqu'on oublie momentanément sa douleur dans le sommeil et qu'elle nous rattrape soudainement au réveil. « La vie est un rêve, c'est le réveil qui nous tue », disait Virginia Woolf. Ce qui me fait penser au minifilm *La sieste* de Jennifer Alleyn, où la cinéaste met en scène son conjoint, le comédien Henri Chassé, qui, après une sieste d'après-midi, raconte à sa compagne le rêve apocalyptique qu'il a fait et qui, au fur et à mesure de son récit, se révèle être l'exact portrait de la crise que nous traversons actuellement.

Le 12 mars dernier, mon neveu et moi avons quitté Montréal pour aller passer chez mes parents, à la campagne, les derniers jours de la relâche scolaire. Un mois et demi plus tard, nous y sommes encore, à vivre une étrange expérience de confinement intergénérationnel dans un rang des Cantons-de-l'Est, à dix kilomètres de la frontière américaine (désormais fermée). Loin de mon conjoint, de mon appartement, de ma ville et de mes ami-e-s, je me sens bel et bien exilée, comme Victor Hugo à Jersey et Guernesey, ou encore Gilligan et sa gagne sur leur île déserte. Soyons claire, la distance qui me sépare en ce moment de « ma vie » n'est pas tant physique que psychologique : je me trouve à deux petites heures en voiture de Montréal, dans un paysage par ailleurs familier, que je fréquente régulièrement durant toute l'année. Sauf que cette fois, mon séjour se déroule sous le signe d'une pandémie et qu'il m'est interdit de franchir la distance qui me ramènerait chez moi, car alors je ne pourrais plus revenir chez mes parents sans risquer de leur rapporter la maladie. Mes parents sont âgés, faut-il le préciser, ils appartiennent à cette catégorie de gens qu'on appelle volontiers « nos aînés », vocable qui a fini par en lasser certains, dont mesdames Françoise David et Louise Beaudoin, qui n'ont pas envie de se voir confinées ad vitam æternam sous prétexte qu'on veut les protéger.

L'expression *coincés à la campagne* pourrait sembler incongrue. On dit plutôt : « coincé en ville », « coincé au travail », « coincé dans un bouchon de circulation », alors qu'à propos de la campagne on dit : « s'évader à la campagne », « aller prendre un bol d'air à la campagne », « se réfugier à la campagne », l'idée de la nature et des régions agricoles étant nécessairement perçue comme reconfortante, accueillante. Or nous voilà bel et bien « coincés », comme tout le monde, par l'existence de ce virus que nous ne voudrions pour rien au monde attraper ni propager. Les ordres ont été clairs : restez chez vous, ne vous déplacez pas d'une région à l'autre, et puis qu'irions-nous faire en ville, mon neveu et moi, si les écoles, les bibliothèques, les piscines, les cafés sont fermés, sans parler du fait qu'il nous serait impossible de voir qui que ce soit ? Le lendemain de notre arrivée, quand l'état d'urgence sanitaire a été déclaré, au lieu de nous précipiter pour rentrer chez nous, nous avons décidé de rester avec « nos aînés », pour aider, pour s'entraider, à l'abri du foyer contagieux de la ville.

Nous voilà donc en plein confinement, à flotter dans un temps bizarrement élastique où il n'est pas nécessaire de souffrir d'un trouble de la mémoire pour ne plus savoir si c'est mardi ou samedi, si l'on est en mars ou en avril (ah oui, quand même, nous avons souligné Pâques récemment, lors d'un apéro familial en mode Zoom), et où même la notion d'instant devient périmée : l'instant se prolonge de manière indue et le temps long, lui, n'existe plus. On ne peut plus se projeter dans l'avenir – quel avenir ? – tandis qu'il devient presque douloureux d'évoquer le passé, récent ou lointain, qui représente un monde désormais révolu. Coincés entre le monde d'hier et l'impossibilité d'imaginer

à quoi ressemblera demain, on ne peut que s'accrocher au présent en acceptant de perdre la notion du temps, ou alors au contraire en s'astreignant, comme des prisonniers dans leurs cellules, à marquer d'une croix chaque journée qui, en passant, nous rapproche un peu plus de la « sortie de crise ».

Mes amis coincés en ville me disent que j'ai de la chance d'être ici, et ils ont probablement raison, en tout cas je ne boude pas l'air pur et le paysage montagneux qui s'offrent à moi, mais je regrette quand même de ne pas vivre avec eux cet épisode de notre histoire collective. On me dit que je ne rate rien, seulement des rues vides de poussettes, d'amoureux se tenant par la main, de groupes de jeunes avançant en se bousculant, de clients sur les terrasses de café le dimanche matin. Oui, sans doute, mais ce qui me manque, c'est justement de partager ce vide, cette absence, de voir le visage de ma ville transformé par les circonstances, comme en temps de guerre, après un bombardement. Ici, à la campagne, on ressent moins l'effet de la crise : la voiture de la factrice passe chaque matin à la même heure, et je peux comme d'habitude me promener dans le rang sans croiser personne, ou presque. Mais je note quand même des petits changements : il n'y a plus d'autobus scolaire qui dévale la côte à quinze heures tapant chaque après-midi ; les marcheurs solitaires, en revanche, sont plus nombreux. Lors de ma promenade quotidienne, il m'arrive de faire un brin de jasette avec une dame qui avance très lentement en s'aidant avec des bâtons, ou bien je m'arrête devant la maison des nouveaux voisins en haut de la côte, dont la ribambelle d'enfants se promènent à travers champs quand ils ne sont pas en train de suivre des cours en ligne, pandémie oblige.

Ainsi « exilée » en milieu rural, il m'arrive de penser à Natalia Ginzburg et à son mari Leone, assignés à résidence dans un village des Abruzzes pendant la guerre. L'histoire se termine mal pour Leone, intellectuel juif communiste qui mourra peu après des suites de tortures subies en prison. Natalia, elle, survivra pour produire l'une des œuvres majeures de la littérature italienne, je pense entre autres au roman *Tous nos hiers*, qui décrit dans un mélange d'âpreté et de drôlerie les conséquences de la guerre dans la vie de quatre jeunes gens, ou au recueil autobiographique *Les petites vertus*, où elle dépeint la vie quotidienne dans le pauvre village de montagne où elle et son mari furent forcés de séjourner pendant trois ans. C'est là qu'elle eut ses trois enfants et qu'elle écrivit son premier roman, *La route qui mène à la ville*, avant de réintégrer Rome clandestinement. Il y a des gens qui sont faits forts, n'est-ce pas. Mais à chacun son courage... Le mien, pour l'instant, est de préparer le souper pour la petite famille que nous sommes devenus, mes parents âgés, mon neveu de dix-huit ans et moi, femme artiste dans la soixantaine. Ce n'est pas la guerre, mais chacun d'entre nous doit faire son effort de tolérance et d'ouverture à l'autre, de sorte que ce moment de vie partagée devienne une expérience de solidarité suprafamiliale.

Les bouddhistes nous l'ont appris, la pire souffrance, c'est de résister à ce qui est. Si l'on accepte de vivre une chose difficile plutôt que de la subir, avec le plus de dignité et de sérénité possible (stoïcisme ?), on en retirera quelque chose de positif. La vie n'est jamais que la vie, ici et maintenant, et rejeter le présent en rêvant d'un avenir meilleur n'est pas sage. Depuis le début de la crise, je constate que mes journées les meilleures sont celles où je suis rivée au présent, où je n'essaie pas d'envisager l'avenir, ni à court ni à moyen terme. Dès que je me mets à échafauder des plans, l'angoisse monte. Ainsi, quand le mot *déconfinement* est apparu dans les points de presse du premier ministre, j'ai eu un élan de joie en pensant au retour à la vie normale : on commençait à voir la lumière au bout du tunnel ! Je m'imaginais recommencer mes cours de yoga, aller voir les nouveautés littéraires à la bibliothèque, prendre mon temps en faisant les courses chez PA, bavarder avec une voisine rencontrée au coin de la rue, j'imaginais un souper d'amis dans notre cuisine, des verres de vin sur la table, des exclamations, des blagues, des soupirs, et toutes les histoires qu'on se raconterait après cette longue séparation. Puis j'ai frappé un nœud : non seulement le déconfinement n'était pas pour demain, non seulement il serait long et graduel, mais la vie, de toute évidence, ne serait plus « comme avant » ; loin de la belle insouciance d'antan, il nous faudrait continuer de garder nos distances, de porter des masques pour sortir de chez soi, et non, nous ne pourrions pas du jour au lendemain êtreindre les gens, faire claquer des baisers sonores sur leurs joues... Et puis, étais-je bien prête pour ce retour à la normale ? Je m'étais peu à peu installée dans ce qui devait n'être que temporaire, et voilà que l'idée de la vie familière m'était source d'inquiétude plutôt que de réconfort. Envahie par un sentiment d'impuissance face à tout ce qu'il m'était impossible d'imaginer, de vouloir, de désirer, j'ai refermé les écouteilles et me suis concentrée sur les tâches

à exécuter dans l'immédiat : terminer ma chronique pour la revue, aller réveiller mon neveu pour qu'il ne passe pas la journée au lit (la capacité de sommeil des jeunes !), faire chauffer la soupe pour mon père qui, à quatre-vingt-douze ans, dit toujours vouloir « s'organiser tout seul », aider ma mère à se laver les cheveux dans l'évier de la cuisine, puis m'armer de patience, d'un masque et de gants pour aller faire les courses au IGA du village, où des bénévoles souriants vous accueillent si gentiment que cela redonne confiance dans l'humanité.

Dans un tel contexte, les journées passent vite, ce sont plutôt les nuits qui sont longues, et j'ai beau être épuisée quand je me couche vers vingt-deux heures, le fameux hamster se remet à courir dès que j'éteins la lumière. Je pense à là-bas, chez moi, je pense à la vie qui, un jour, bientôt, reprendra inévitablement, mais comment ? Je rallume la lumière et chausse mes lunettes pour plonger dans le polar islandais que ma mère m'a prêté. Ce n'est pas mon genre de lecture, et à vrai dire je trouve que les polars, au lieu de vous endormir, vous mettent plutôt sur le qui-vive. Mais, à la guerre comme à la guerre, je plonge dans *Les roses de la nuit* d'Arnaldur Indridason, où un enquêteur anachronique tente de résoudre une intrigue à glacer le sang, et je finis par cogner des clous.

On dit que depuis le début du confinement il y a eu une recrudescence des emprunts de livres électroniques sur les sites des bibliothèques, et c'est tant mieux, signe que Netflix n'aura pas envahi chaque pouce carré du cerveau des Québécois. Mais en ce qui me concerne, j'ai plutôt du mal à lire depuis quelques semaines. La lecture a toujours été pour moi une sorte de refuge, une manière de me « placer la tête » quand les choses tremblent autour ou à l'intérieur de moi, mais on dirait que le mécanisme fonctionne moins bien ces temps-ci : je lis de manière erratique, en faisant de gros efforts de concentration, comme si la bande passante des actualités, ou de mes inquiétudes, ne cessait de s'entremêler aux mots qui défilent sur la page. Depuis mon arrivée ici, je n'ai lu que six livres, tous des romans dont l'éclectisme témoigne peut-être du désordre ambiant : *Le cœur de l'Angleterre* de Jonathan Coe, qui explore avec brio les effets du Brexit sur la vie quotidienne d'un groupe d'amis ; l'excellent *Viral* (quelle ironie, en pleine crise de COVID) de mon collègue Mauricio Segura, qui aborde avec force et finesse les thèmes du racisme et des relations intercommunautaires en milieu urbain ; un autre polar islandais (!), *Vík* de Ragnar Jónasson ; et enfin deux courts romans de Peter Handke que j'ai relus avec bonheur, je dirais même avec gratitude, tant l'univers décalé de cet auteur m'est toujours d'un grand réconfort : *La femme gauchère*, drôle de roman faussement féministe à propos d'une femme qui quitte son mari pour se retrouver enfin avec elle-même, et *La courte lettre pour un long adieu*, délicieux *road novel* chargé de circonvolutions intérieures où le narrateur, parti à la suite d'une femme fâchée, traverse les États-Unis d'est en ouest. Cela remonte à l'époque où Handke était fasciné par les films westerns et la culture populaire américaine, et le livre se termine d'ailleurs par une scène assez comique où l'homme et sa compagne passent un moment sur la terrasse du célèbre John Ford, à Los Angeles, qui leur sert ses leçons de vie et de cinéma. À la fin du livre, une carte géographique permet de suivre le périple du narrateur, parti de Boston pour se retrouver à Los Angeles après être passé par les Plaines, le Midwest, l'Arizona, l'Oregon et enfin la côte californienne. Peter Handke, comme toujours, est un précurseur avec ce livre en forme de *road trip*, un genre redevenu tendance ces dernières années, comme en témoignent *Les Pérégrins* d'Olga Tokarczuk, lauréate du prix Nobel 2018 (en même temps que Handke !), ou *Archives des enfants perdus* de l'Américaine d'origine mexicaine Valeria Luiselli, un extraordinaire roman voyageur où s'entremêlent le récit d'un périple familial à travers les États-Unis, la lente décomposition d'une relation amoureuse et la réalité des enfants d'Amérique centrale arrêtés et perdus durant leur tentative de fuite aux États-Unis.

Et voilà qui me ramène à la situation qui nous occupe présentement. Nous qui aimons bouger, nous déplacer, voyager, nous qui avons l'âme vagabonde plutôt que sédentaire, comment vivrons-nous dans les années à venir ? N'ayant pas la vertu de ceux qui renonceront pour de bon à prendre l'avion, j'ai du mal à m'imaginer vivre sans jamais aller ailleurs... À moins que ne soit venu le moment de m'acheter la petite roulotte dont je rêve depuis longtemps, une habitation mobile qui me permettrait de rester chez moi sans être cantonnée à une rue, un village, une prairie... Comme le personnage de l'écrivaine dans le film *An Angel at My Table* de Jane Campion. ■